

Concert :

L'enfant des glaces

28 février 2013

Concepteurs :

Musique **Zack Settel** – Conception et mise en scène **Pauline Vaillancourt** – Éclairage **François**

**Roupinian** – Vidéographie **Yves Labelle** – Scénaographie **Pauline Vaillancourt et Martin Boisjoly** –

Costume **Caroline Mercier** – Maquillage **Jacques-Lee Pelletier** – Chorégraphie **Johanne Madore** –

Création de la machine **Alain Cadieux** – Création de la momie **Sylvie Boucher**

Interprètes

**Ghislaine Deschambault**, mezzo-soprano - **Jean Maheux**, comédien/baryton

Lyrisme ou électronisme?

Ce n'est pas tous les jours qu'on est confronté à un électroOpéra. Malgré la concaténation agréable des deux termes, quels indices nous laisse-elle sur la réception d'un tel genre. Est-ce une rencontre heureuse ou un amalgame des contraires maladroitement rendu qu'il est possible de rencontrer dans l'Enfant des glaces, dans tous les cas, le jeu en valait la chandelle, et pour plusieurs raisons.

Alors que les lumières étaient encore ouvertes dans la salle sont apparus sur scène les deux protagonistes, immobile, Jean Maheux avec un long manteau noir à l'extrémité de la plate-forme juste assez illuminé pour laisser entrevoir la fameuse "machine" qui prendra une place centrale dans la pièce. À l'autre extrémité, cachée sous la plate-forme et dans la glace, ce qu'on comprendra être une momie quelques instants plus tard. Moment d'incertitude, les derniers spectateurs à être entrés prennent place. Une fois les lumières éteintes, des sons électroniques juxtaposés au bruit de pluie (qui tombe effectivement derrière la scène) ont timidement commencé la pièce. Ensuite une série de successions entre le réveille tranquille de la momie et des impulsions de sons percussifs et mécaniques accompagnant l'illumination de Jean. Entre temps, Ghislaine Deschambault émerge des glaces tout doucement. La dichotomie rapide entre l'éclairage de l'un et l'autre des personnages se transforme en articulation intrigante.

En guise de texte, des fragments traduits en plusieurs langues forment un amas sonore déjà assez complexe et insensé--quoique sans sous-titre, souvent bien des opéras sont incompréhensibles.

L'ajout de sons électroniques déclenchés en temps réel par la respiration ou la voix sont très intéressants, mais la facture du logiciel Max/MSP était saillante pour l'oreille entraînée.

Les costumes étaient particuliers et quelque peu malaisants. Avant le contact des deux personnages, Jean Maheux attache une coquille protectrice à son pantalon, comme si c'était le seul équipement nécessaire à le protéger dans sa machine. Celle-ci était intrigante, avec un banc d'auto, un espèce de volant comme dans les manèges pour faire tourner la plateforme du dessous. À l'opposé du banc, il y avait un pédalier, qui actionnait les 4 engrenages disposés sur des tiges transversales au dessus du pédalier et au dessus de tout, une pièce imposante et réfléchissante un peu incliné vers le conducteur, s'apparant pauvrement à un pare-brise.

Une fois émergé, l'enfant, (ou l'esprit de l'enfant ?) embarque avec l'explorateur pour un tandem assez long et périeux avec une connotation sexuelle très présente. Ce fut l'apex du spectacle, avec une accumulation de sons vocaux et électroniques, mélangés aux chaînes qui pendaient et frappaient les tiges de la machine, causant une cacophonie étourdissante. Au fur et à mesure de cet accumulation, l'explorateur se dénude petit à petit, pour arriver à une ivresse déconcertante l'expulsant de la machine. Il se retrouve debout, avec plus qu'une jambe de pantalon, sur une autre plateforme à côté, qui s'affaisse d'une trentaine de centimètre dans un vacarme supérieure à la masse cacophonique, créant un choc et une inquiétude pour le spectateur, avant qu'il s'effondre, au grand désarroi de sa nouvelle compagne,

accorchée à lui comme pour avoir moins peur.

L'intensité redescend presque jusqu'au silence. Tranquillement, l'explorateur maintenant un niveau plus bas, se met à ramper sous les plateformes pour atteindre l'autre côté de la scène, la momie dans la glace. L'enfant reste de son côté près de la machine et on y voit maintenant accroché au banc, une poupée. Une toute petite projection d'une silhouette toute blanche au dessus de l'enfant accompagne le fondu au noir de la lumière et de la musique, resté très minimaliste depuis la fin du délire. Quels liens entretiennent la momie, l'enfant et la poupée?

Outre les ponctuelles cacophonies et les problèmes dans la mise en scène qui rendait difficile la compréhension de l'action, l'utilisation d'électronique en temps réel est très audacieuse, surtout lorsqu'il est question d'opéra. La voix étant un son tellement reconnaissable pour l'oreille humaine, son épaississement et sa transformation à l'aide de l'ordinateur crée un espace nouveau pour l'implication des technologies dans la composition musicale et dans la conception d'un opéra. Le jeu des interprètes était sans faille. L'utilisation de la machine devenait, à la longue, un peu exagérée, mais semble une avenue prometteuse. Cette œuvre n'est peut-être pas celle à faire voir pour un néophyte de la musique contemporaine, malgré sa courte durée (65 minutes annoncée, mais plutôt 55) et son rythme assez soutenu, mais certainement une inspiration pour l'artiste technologique.

Zack Settel est un New Yorkais qui a étudié la composition en Californie ainsi qu'à l'IRCAM. Il enseigne aujourd'hui la composition à l'Université de Montréal et à McGill et s'intéresse à la musique dite « immersive ». Il a reçu des commandes entre autres du Nouvel Ensemble Moderne et de l'Ensemble Intercontemporain, il crée des musiques également pour le cinéma, la vidéo, le théâtre, la danse, l'opéra et également de la musique de chambre. Il s'intéresse également aux technologies musicales et œuvre également au « Center for Intelligent Machines de McGill.